

A Paris, « on sait toujours que quelque chose peut arriver »

Réunis place de la République, lundi, des membres de la communauté juive disent leur émotion et leur inquiétude après l’attentat en Australie

Devant la statue de Marianne, place de la République, à Paris, se dresse un imposant chandelier à neuf branches que les juifs allument pendant la fête de Hanoukka. Campé sur un monte-charge, un jeune homme attend d’être hissé en haut de l’installation afin d’allumer deux bougies. La cérémonie se tient tous les ans dans plusieurs quartiers de la capitale. Lundi 15 décembre, deuxième jour de la Fête des lumières, qui en dure huit, une centaine de personnes se sont déplacées pour applaudir l’allumage des bougies. La veille, à Sydney, en Australie, c’est à l’occasion d’un rassemblement organisé pour Hanoukka, que 15 personnes ont été tuées lors d’une attaque terroriste. L’événement parisien a donc pris une symbolique particulière, pour les présents, qui ont rendu hommage aux victimes.

Au milieu de la foule, des policiers patrouillent ; un peu plus loin sur la place, trois cars de CRS stationnent. Bonnet sur la tête, barbe au menton, Eyal, 25 ans, ingénieur, regarde autour de lui : « On sait toujours que quelque chose peut arriver quand il y a un événement de la communauté juive en public, mais je fais confiance à la police... Quand elle n’est pas là, j’ai quand même un petit stress », admet le jeune homme, qui n’a pas souhaité donner son nom de famille. Lui, comme d’autres, est venu pour les victimes de Sydney. « Sans cette tragédie, j’aurais allumé les bougies en privé, mais ce soir il fallait venir. »

« Je me devais d’être là »

Chez lui, comme chez beaucoup de membres de la communauté juive en France, l’émotion est palpable. L’attaque a beau avoir eu lieu à l’autre bout du monde, tous se sentent concernés. Tous disent se sentir parfois menacés.

C’est le cas de Catherine, élégante femme blonde de 58 ans, venue seule, lundi soir, rendre hommage aux victimes de l’attentat. Mère de trois enfants, acheteuse en pharmacie, elle n’a pas souhaité, elle non plus, donner son nom de famille. Il faut, précise-t-elle, être vigilant, car « on ne sait jamais ». Inquiet, son mari lui a déconseillé de se rendre place de la République. Mais elle y tenait. « Je ne suis pas particulièrement pratiquante, précise-t-elle, les allumages de bougie, j’y assiste de manière anodine, mais là, ce soir, je me suis dit que je me devais d’être là. » Pour Catherine, il s’agit, envers et contre tout, de montrer que « la lumière est toujours vive »

en dépit de « l’horreur ». C’est, précise-t-elle, le sens de cette fête juive « propice à l’espoir et aux miracles ». Selon la tradition, elle célèbre la victoire du peuple juif contre l’envahisseur gréco-syrien au II^e siècle avant J.-C.

Bien emmitoufflée dans son manteau gris, Rachel, 80 ans, elle aussi est venue seule. Elle a également prévenu un mari réticent et ne veut pas donner son nom. Cette peur ou cette crainte, que beaucoup dans la communauté juive décrivent de façon encore plus aiguë depuis l’attaque terroriste du Hamas en Israël le 7 octobre 2023, elle a décidé de vivre avec. « Ou bien on se terre et on vit dans la peur des discours et des actes qui nous disent que nous ne sommes pas à notre place, ou bien on continue à vivre, à garder notre place, et on prend des risques », analyse celle qui est née en 1945. Être présente ce soir, explique Rachel, a « valeur de résistance ».

Pour nombre de Français de confession juive, l’attaque qui s’est produite à Sydney aurait pu avoir lieu n’importe où et concerne par conséquent les juifs du monde entier. Un état de fait qui signe, d’après les responsables de la communauté, la nécessité d’être vigilants partout. Un sentiment renforcé par la présence parmi les victimes du jeune expatrié français Dan Elkayam et d’un survivant ukrainien de la Shoah.

« En Australie, ce sont des juifs du bout du monde, des descendants de gens qui sont partis après la Shoah, une communauté de juifs venus d’Europe qui ont fui l’antisémitisme, relève Yonathan Arfi, le président du Conseil représentatif



L’allumage des bougies pour Hanoukka, place de la République, qui a donné lieu à un hommage aux victimes de l’attentat de Sydney. A Paris, le 15 décembre. LUCAS BARIOULET POUR « LE MONDE »

des institutions juives de France (CRIF). Ils ont pensé trouver là un lieu sûr, comme s’ils étaient hors de portée de l’antisémitisme. » Mais, « c’est comme si la haine les rattrapait partout ».

Le responsable salue la « volonté », qu’il dit percevoir partout au sein de la communauté, « d’occuper le terrain, de vivre et de ne

pas céder à la peur ». Pour autant, il craint, à l’instar de beaucoup d’autres, un « effet de mimétisme » qui pourrait toucher les juifs ailleurs qu’en Australie, notamment en France. « On craint tous ce phénomène, confirme le rabbin parisien Emile Ackermann. On sait que, parfois, ce genre d’événement galvanise les antisémites. » Pour

lui, la crainte ne porte pas forcément sur le risque d’attentat, mais sur les agressions du quotidien qui « font des juifs une cible ».

Une inquiétude ancrée dans la flambée des actes antisémites en France après le 7-October et la guerre qui en a découlé, menée par l’Etat hébreu à Gaza. Les chiffres, abonde Elie Korchia,

président du Consistoire central israélite de France, sont parlants : « Les actes antisémites ont augmenté de 1000 % au dernier trimestre 2023, après le pogrom du 7-October, et nous sommes restés sur des chiffres élevés par la suite. » Selon des statistiques communiquées par le ministère de l’intérieur, 1 570 actes de haine contre les juifs ont été recensés en 2024, soit plus du triple de ce qui avait été comptabilisé en 2022. Elie Korchia aimerait que, au-delà de la communauté juive, tous les citoyens « se sentent concernés ».

C’est précisément ce que décrit le grand rabbin du Raincy (Seine-Saint-Denis), Moché Lewin, qui dit avoir reçu, en privé, nombre de témoignages de sympathie de responsables d’autres cultes depuis l’attentat de Sydney. « J’ai eu un formidable soutien de toutes les communautés, comme le président de la mosquée des lumières à Mitry-Mory, et bien d’autres... Ça montre qu’une fraternité existe dans ces moments difficiles ». Et le rabbin de Strasbourg, Mendel Samama, de convoquer la symbolique de Hanoukka pour conclure : « Les gens pensent que la lumière va s’éteindre, mais elle ne s’éteint pas. Nous la rallumons toujours. » ■

CHRISTOPHE AYAD

SARAH BELOUEZZANE

Dan Elkayam, un jeune francilien qui « parlait avec tout le monde »

SA FAMILLE VIT AU BOURGET, en Seine-Saint-Denis, lui s’était expatrié en Australie pour le soleil et l’amour du voyage. Mort dimanche 14 décembre, Dan Elkayam, l’une des 15 victimes tuées dans l’attentat antisémite de Sydney, est l’un des deux Français touchés par l’attaque, un autre, non identifié, ayant été blessé. « On est quatre frères et sur les quatre, pour moi, c’était le plus gentil de tous », a déclaré son grand frère Jérémie sur Franceinfo, décrivant le jeune ingénieur informatique de 27 ans comme « quelqu’un d’extraordinaire qui profitait de la vie, pas du tout matérialiste, qui avait la valeur des choses et qui aimait voyager ».

« Ses parents, qui vivent toujours dans une résidence au Bourget, étaient des commerçants de la ville bien connus, qui ont tenu un magasin d’ameublement », a détaillé, auprès de l’Agence France-Presse, le maire de la commune, Jean-Baptiste Borsali, pour qui l’annonce de sa mort « a créé

l’émotion au sein de la ville parce que ce sont des gens très sociables, très gentils et bien connus de la population ».

Après une scolarité au Bourget, Dan Elkayam a passé son bac au lycée privé ORT de Montreuil (Seine-Saint-Denis). Il a poursuivi ses études en ingénierie informatique à Créteil, puis a travaillé à Bois-Colombes (Hauts-de-Seine) avant de s’expatrier fin 2024 en Australie, où il partageait la vie d’une jeune femme brésilienne rencontrée lors de ses multiples voyages. Des photos postées sur les réseaux sociaux le montrent en Indonésie, en Thaïlande, aux Philippines, au Japon, au Vietnam, au Mexique, aux Etats-Unis et en Nouvelle-Zélande.

On y voit aussi ce fan de football revêtu du maillot du FC Bourget, où il a été licencié pendant une dizaine d’années. Il participait également à l’Association jeunesse bourgetine (AJB) et était l’un des footballeurs français amateurs sélectionnés pour le tournoi

international des Maccabiades réunissant en Israël, tous les quatre ans, des milliers de sportifs amateurs de la diaspora juive à travers le monde. « Il a toujours dégagé quelque chose de très positif au club », témoigne le président du FC Bourget, Matthieu Robert. « Il avait une très bonne image » et « parlait avec tout le monde », dans un club marqué par un « beau métissage ». Sa famille, son parcours et ses amitiés, tels que relatés par tous ses proches, témoignent d’un remarquable vivre-ensemble.

Lundi, le Parquet national antiterroriste a annoncé l’ouverture d’une enquête en France, parallèle à celle des autorités australiennes, pour assassinat et tentative d’assassinat en relation avec une entreprise terroriste, afin de permettre aux proches des victimes françaises de s’informer de l’enquête en cours et d’accéder au mécanisme d’aide aux victimes de terrorisme. ■

En Israël, l’inquiétude face à la montée d’un antisémitisme violent

Deux diplomates israéliens avaient été assassinés à Washington, en mai, et en octobre la synagogue de Manchester avait subi un attentat

JÉRUSALEM - envoyé spécial

Hanoukka a un goût amer, cette année, en Israël. Cette fête populaire est un moment de rassemblement pour les familles, religieuses ou non. On allume une bougie par jour, pendant huit jours, en souvenir du retour au culte juif du temple de Jérusalem, au II^e siècle avant notre ère. Mais l’événement a été irrémédiablement terni par les 15 victimes de la sanglante fusillade de Sydney, survenue sur une plage où la communauté juive locale célébrait le premier jour de la fête. « Il n’y aura pas de Hanouka pleinement heureux, pour aucun juif dans le monde, cette se-

maine. Célébrer publiquement nos traditions en dehors d’Israël sous haute sécurité, surtout depuis le début de la guerre à Gaza, est devenu une réalité », regrette David Issacharoff, dans un éditorial du journal israélien Haaretz.

La fête aurait pu être marquée par la fin de la guerre d’anéantissement menée par Israël à Gaza. Mais le cessez-le-feu décrété le 10 octobre n’existe que sur le papier. Près de 400 Palestiniens ont été tués dans ce territoire depuis cette date et plus de 70 000 en quelque deux ans, selon des chiffres du ministère de la santé de l’enclave. Trois soldats israéliens ont aussi été tués depuis début octobre. Vu d’Israël, l’attentat de Syd-

ney consacre la montée en puissance d’un antisémitisme violent. D’autant plus qu’il crée un « effet de répétition », analyse Denis Charbit, enseignant à l’Open University d’Israël. Deux diplomates israéliens ont été tués dans une fusillade en mai, à Washington. Un autre attentat antisémite, en octobre, a visé la synagogue de Manchester, alors que des fidèles se rassemblaient pour la fête de Yom Kippour. L’assaillant – qui avait prêté allégeance à l’organisation Etat islamique dans un appel aux services d’urgence – a assassiné deux juifs britanniques, avant d’être tué par les forces de l’ordre.

« On se demande presque s’il faut s’attendre à une nouvelle attaque

pour la prochaine fête juive. Dans le contexte de la guerre à Gaza, on associe tous les Israéliens à des génocidaires. Et maintenant, c’est au tour de tous les juifs ? En Israël, ces attentats pèsent beaucoup sur une société usée », note Denis Charbit.

Rhétorique guerrière

Les réactions politiques ont été rapides et tranchantes. Le premier ministre, Benyamin Netanyahu, qui a son homologue australien, Anthony Albanese, dans le colimateur, depuis que Canberra a reconnu l’Etat de Palestine, en septembre, a rappelé qu’il lui avait écrit « pour lui dire que [sa] politique jetait de l’huile sur le feu de l’antisémitisme et qu’elle encourageait

la haine des juifs ». Le leader israélien, qui est sous mandat d’arrêt de la Cour pénale internationale pour crimes de guerre et crimes contre l’humanité, a fait usage à nouveau d’une rhétorique guerrière : « Nous nous inquiétons pour les nôtres, notre sécurité, et nous ne nous tairons pas. Nous combattons ceux qui essaient de nous anihiler. » Le reste du gouvernement israélien, une coalition de droite et d’extrême droite la plus radicale de l’histoire du pays, a réagi de la même façon.

Le ministre israélien des affaires de la diaspora, Amichai Chikli, a ainsi partagé un post de la figure d’extrême droite néerlandaise Geert Wilders, incluant les phrases

suivantes : « Plus de terreur. Plus de tueries. Plus d’islam. Assez, c’est assez. » Oubliant de mentionner au passage le geste héroïque d’un musulman australien, d’origine syrienne, Ahmed Al-Ahmed, qui a mis en fuite l’un des tireurs.

Denis Charbit, pour sa part, constate qu’il est l’une des rares voix en Israël à oser inscrire l’attentat de Sydney dans le contexte de l’écrasement de la bande de Gaza depuis deux ans. « Aucun politique ne fait le lien entre la guerre telle qu’elle est menée à Gaza et ces attentats antisémites. Cela équivaudrait à justifier le terrorisme. Et on voit ainsi l’antisémitisme s’installer dans un temps long. » ■

SAMUEL FOREY